

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président E. A. ANDRIEU, Directeur

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se font au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

MARDI 11 MARS

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.) and Temperature (62, 64, 66, 66)

LA NOUVELLE LOI MILITAIRE EN FRANCE

Les dépêches de France ont fait connaître les résultats des débats de la Chambre des Députés relativement au rétablissement du service de 3 ans. La majorité de la chambre, malgré les clamours des socialistes dirigés par Jaurès est en faveur de l'augmentation des cadres. Des effectifs plus élevés signifient pour le peuple français une augmentation de taxes, mais qu'importe, le peuple est prêt à payer pour maintenir le prestige de la République.

La population parisienne dont l'élan spontané a causé tous les grands changements politiques de l'histoire de France, s'est certainement fait l'interprète de la nation en consacrant M. Jaurès quand il sortait du Palais-Bourbon. Il a été traité de Prussien, de vendu à l'Allemagne, etc.

Les socialistes français ont l'intention de faire appel à toutes les grandes nations pour arriver à une diminution des armements. Cela est très beau mais aussi un peu chimérique, et la France aurait tort de ne pas agir quand l'Allemagne s'impose des sacrifices terribles pour augmenter sa puissance navale et militaire.

Depuis les 5 dernières années la France a organisé une armée noire. Elle s'étend maintenant à près de 150,000 hommes. Le ministre de la guerre a l'intention de faire venir à Paris quelques détachements de ces troupes pour la prochaine revue de 14 Juillet. L'éloge de ces troupes n'est plus à faire. Sénégalais, Soudanais, Turcos, tirailleurs malgaches, tous ont fait leurs preuves dans les diverses guerres coloniales de la France, marchant au feu avec bravoure et versant leur sang sans murmurer pour leur patrie adoptive.

Nul doute que la France emploiera ces belles troupes dans le cas d'une guerre avec ses voisins. Il suffit de se rappeler les exploits des turcos au début de la guerre de 1870 pour avoir une idée de ce que pourraient faire ces troupes noires.

La France peut en être fière. Elle peut aussi être orgueilleuse de l'esprit patriotique qui règne actuellement. Comme aux grands

jours de son histoire, quand elle était harcelée par des ennemis supérieurs en nombre et mieux armés, ses enfants et sont offerts pour la défendre; et aux paroles peu patriotiques de M. Jaurès, la jeunesse a répondu en offrant volontairement ses services au pays. Il y aura encore de belles pages dans l'histoire de France au XX^e siècle.

Le Prince Lointain

Il y avait foule dans cette église de Passy qui, d'ordinaire, n'ouvre ses portes qu'à la congrégation paisible et peu nombreuse des fidèles du quartier. On remarquait devant le porche l'affluente inaccoutumée des voitures de maître et des autos, accourues, semblait-il, des quatre coins de Paris. Il en descendait des toilettes ambitieuses, qui semblaient dépayées en ce quartier si délicieusement bourgeois. Tout un brouhaha d'élegances tapageait sur la petite place; remuements de jupes, bruissements de soies froissées, bonjours criés très haut, rires très clairs de personnes qui tenaient évidemment à ce que nul n'ignorât qu'elles étaient venues à ce rendez-vous de toutes les figures-bien parisiennes.

Il y a comme cela, dans la bonne saison, un enterrement, un mariage ou un duel par semaine où il faut avoir été vu. Mais, d'ordinaire, les mondantités sacrées s'épanouissent à la Madeleine, à Saint-Philippe ou à Saint-Augustin; il est rare qu'elles dépassent Saint-Honoré d'Eylau. Cette fois, par exception, le mariage considérable était dans les parages lointains de la rue des Maronniers.

Naturellement, les photographes étaient venus en force et en nombre. Aujourd'hui, d'ailleurs, ils auraient à "tirer" une proie magnifique. La mariée, d'abord, était charmante, mais cela est plutôt banal à Paris. La grande attraction de la cérémonie nuptiale était le marié.

Pensez donc, un prince, et un prince oriental encore! Un prince qui se mariait dans le costume de son pays!

C'était la conclusion d'une idylle romanesque au point d'en paraître invraisemblable.

Mlle Andrée de L... était la fille unique d'un ancien officier de marine; elle habitait avec ses parents une exquise vieille rue du quartier de la Muette. Vous voyez la maison d'ici. Un jardinier minuscule verdoyait entre la grille et l'honnête bâtisse, blanche et carrée, à volets verts; il y a au-dessus de la porte, sur des pilastres, deux vases étrusques presque en marbre, avec des geraniums dedans. Les massifs sont sagement taillés en boule; un maigre jet d'eau bruit de temps à autre, avec des pulsations intermittentes, comme le souffle des asthmatiques. Les ronds de gazon, parcimonieusement dessinés, sont très frais, et de même les fleurs des plates-bandes en forme de coeurs ou de haricots, car il ne passe presque jamais d'automobiles dans cette voie bourgeoise et provinciale. Tout cela aura disparu dans dix ans: il faut se dépêcher d'en jouir au passage, comme d'une chose vieillotte, un peu ridicule et sympathique infiniment.

Sympathiques aussi étaient les hôtes de la maisonnette: M. de L..., grand, sec, la parole rude, l'œil droit, le cœur tendre, qui était revenu des pays les plus fantastiques et des plus farouches aventures avec une âme

d'enfant. Mme de L... douce, efficace, silencieuse comme une ombre, un ange conjugal et maternel, plutôt qu'une femme. Et, enfin, Mlle Andrée, qui rassemblait à Minerve par le sérieux de son caractère et de sa beauté, ainsi que par son casque de cheveux noirs.

Elle était pourtant, sous ses apparences calmes et graves, la folle du logis. Elle avait des aspirations singulières vers des mondes inconnus, ceux où son père s'était promené pendant un quart de siècle, et dont il ne parlait guère pourtant, car les hommes d'action ne sont pas bavards. Sans doute elle tenait de lui cette nostalgie des pays étranges où il avait tant vécu, où elle souhaitait vivre, ce qui était un vœu bien absurde chez une demoiselle enfermée dans son Passy familial.

Elle sortait cependant de temps à autre, car l'on commençait à la mener dans le monde. Elle rencontra le prince dans un bal officiel.

Il dansait admirablement; il parlait le français de même, comme beaucoup d'Asiatiques. Il lui fit la cour. Elle l'aima. Ce fut très simple. Elle l'aima d'abord parce qu'il était beau. Et puis, parce qu'il était le Prince Lointain, qu'il venait de ces pays de chimère où s'élevaient ses rêves.

Lorsqu'elle déclara à ses parents sa volonté de l'épouser, lui ou personne—ce fut dans la maisonnette de Passy, un moment assez troublé, comme on pense. Il n'y avait jamais eu de prince oriental dans la famille. M. de L... surtout jeta les hauts cris, car il avait, comme beaucoup de voyageurs, l'horreur des exotiques pour les avoir vus de trop près. Mais Mlle Andrée tint bon.

Finalement, M. et Mme de L... pardonnèrent au prince oriental son orientalisme en considération de sa principauté, et le mariage eut lieu.

Ce fut une minute savoureuse lorsque le fiancé d'Andrée, magnifique sous les mousselines et les soieries, fit son entrée dans l'église de Passy. Les photographes ne se sentaient pas de joie; jamais leurs kodaks n'avaient été à pareille fête. Il n'y eut pas de discours à l'église, le prince n'étant pas catholique, naturellement, et la partie essentielle de la cérémonie se passa dans la sacristie. Mais on se rattrapa à la sortie de l'église, lorsque le prince parut, donnant le bras à la nouvelle princesse, qui fit alors bien des jalouses. C'était charmant, pittoresque, symbolique; l'Orient venait d'épouser la France. Andrée, ravie, en extase, ne touchait plus terre.

Puis, il y eut un lunch, servi par une maison classiquement réputée, bref, les choses se passèrent comme dans le meilleur monde bourgeois quand un prince s'y daigne méssialier. L'époux, toujours selon la tradition, enleva l'épouse dans un rapide. Mais à Marseille, au lieu de filer sur l'Italie, ils s'embarquèrent. La jeune femme tenait à voir le pays de son principauté; le voyage n'était pas pour effrayer la fille d'un loup de mer.

A chaque escale, la famille de L... reçut des nouvelles des deux transuges. A partir de la date où ils devaient être arrivés au terme de leur voyage, elle ne reçut plus rien.

Deux mois, trois mois, six mois, se passèrent. Toujours rien. Les lettres de M. et Mme de L... restèrent sans réponse. Ce silence était inexplicable. Le prince et la princesse étaient-ils donc morts tous les deux?

—Ah! si mademoiselle Arlette veut bien s'en mêler, ce sera parfait! déclara François avec conviction.

Arlette, c'était la fée de la maison. Une fée menue, brune avec des yeux immenses, jolie comme un cœur, gaie comme un pinson, fraîche comme une villageoise, mutine, fine, élégante et intelligente comme une Parisienne.

Dans la rue, dans le tramway, il n'y avait pas de petite personne plus sérieuse et plus réservée; elle savait se faire respecter au besoin, et les téméraires qui essayèrent de lui dire des fadeurs furent si bien ramassés la première fois qu'ils ne s'y risquèrent jamais.

Chez ses parents, dans son jardin, à l'atelier, c'était la créature la plus amusante, la plus joliment gavoche qu'il fût possible d'imaginer; elle chantait comme un rossignol et il n'y avait rien d'irrésistible comme le rire perlé qui fusait entre ses lèvres roses et la blancheur de ses trente-deux quenottes bien alignées. Elle savait toutes les chansons, imitait tous les artistes et mimait toutes choses avec une exactitude sans pareille.

M. de L... s'adressa alors aux consultants. Ils furent longtemps avant de lui donner réponse. Le pays de son genre est immense et les princes n'y sont pas rares; de plus, il y règne des mœurs assez peu modernes, qui permettent aux personnages de sang illustre et de fortune considérable d'y vivre au-dessus des lois, sans rendre de comptes à personne.

Enfin, on découvrit ceci: Le prince avait rejoint dans sa patrie sa femme légitime, car il y était bel et bien marié, et son second mariage avec une Française était nul, comme il l'aurait été, du reste, même s'il eût été le seul; les mariages accomplis à l'étranger, hors des formes prescrites, sont considérés là-bas comme non avenus. Andrée était, dans la maison du prince, à la merci de la première épouse: c'était comme un bibelot que le prince avait rapporté d'Occident à celle-ci. Puis, la dame, après s'en être amusée cruellement, s'était lassée d'elle, et l'avait reléguée parmi les esclaves, à la cuisine d'abord, à la basse-cour ensuite. On la nourrissait à peine. Elle vivait ainsi, affamée, battue, désespérée.

Pour ravoir leur fille, M. et Mme de L... durent engager une action diplomatique, qui dura des mois encore. Enfin, ils obtinrent gain de cause: l'Orient féroce lâchait sa proie; Andrée, rapatriée par les soins du consul, put sortir d'esclavage et rentrer en France.

Un jour, la maison de Passy vit revenir une pauvre créature maigre, jaune, aux yeux farouches et presque déments: c'était Andrée de L... qui en était partie, l'autre année, pour être princesse.

Mes Dix Enfants

—J'étais seule, mais je n'étais pas malheureuse, me raconta un jour ma vieille amie Mme P...; mon imagination aidant, je vivais dans un assez joli rêve.

Un jour, quelqu'un avait dit devant moi qu'étant donné l'âge de ma sœur et le mien, j'aurais pu avoir dix frères et sœurs. La remarque ne fut point perdue. Dès le lendemain, j'avais cinq frères et cinq sœurs. Ils ne me quittèrent plus. Quoique je fusse la plus jeune, par un heureux privilège— réserve sans doute à ma visibilité, — j'étais quelque chose comme leur maman, une maman-sœur, d'où le nom qu'ils me donnèrent de "Sœur Mémé".

J'étais chargée de les habiller, de les débarbouiller, de les faire manger, de les promener, de les amuser, de les gronder. Ils avaient chacun un caractère différent. L'Ulpe était insupportable. Affublé de ce prénom bizarre, il était mon préféré. Il y avait entre nous deux de vraies joutes oratoires. Il répliquait toujours et il m'arrivait souvent de lui laisser le dernier mot; puis:

—Cet enfant est l'"insurbornisation" faite homme, m'écriais-je en me tournant vers "les autres", qui ne s'avisaient jamais de rire de mon terme favori.

Auguste était fier, peu coquet. Charles était toujours enrhumé; je lui offrais des boules de gomme. Tous les autres se précipitaient, Robert en tête, qui était fort gourmand. Je me défendais: "Quand vous serez enrhumé, quand vous serez enrhumé! — Mais, puisque, c'est toujours Charles qui est enrhumé. C'est injuste! — Charles, mon enfant, ne tousses pas si fort. Tu vas enrhumer les frères." Je

n'avais pas plutôt prononcé cette parole que c'était un vrai concert. Robert, Auguste, Ulpe, Parfait et les cinq sœurs: Rose, Rosa, Rosalie, Rosine, Rosalinde, tousaient à qui mieux mieux. "Là, là, qu'est-ce que j'avais dit!" Et le sac de bonbons y passait tout entier. C'étaient de simples cailloux et qu'ils me rendaient bien exactement, pour le rhume du lendemain...

Parfait, comme son nom l'indiquait, n'avait pas ce défaut. Alors, tout le monde le taquinait. Quelle patience il avait! Rosine, la plus espiègle de toutes les petites, le pinçait. Ulpe lui donnait des crocs-en-jambe: "Cet enfant, vraiment, est l'"insurbornisation" faite homme!" Auguste lui enfouissait son chapeau jusqu'au nez. Et tous les autres lui cornaiaient aux oreilles des chansons déplaisantes. — que j'inventais moi-même.

Rose était toujours parfumée. Rosa ne parlait que de sa fortune. Elle était très riche, parce qu'elle était un peu laide. J'étais pour l'équilibre et les compensations. Rosalie avait des goûts plus communs: c'était une grosse boulotte qui rôdait toujours autour de la cuisine. C'est elle qui nous renseignait sur les menus. Elle avait une amitié particulière (qu'elle partageait avec moi) pour le fromage de "Gruvert"; ce n'est qu'au couvent que j'appris à appeler par son nom ce pauvre Gruyère que j'aimais tant.

Quant à Rosalinde, c'était une princesse. Elle avait toujours une robe à train et, pour qu'on ne marchât pas dessus, elle se tenait à l'écart, dans le salon ou dans les allées détournées du parc. Elle chantait à ravir. Lorsque ma troupe-faisait trop de bruit, j'étais dans la main et je disais tout bas: "Chut! écoutez Rosalinde..." Alors nous entendions le vent dans les arbres, les oiseaux invisibles et quelque père dont la mélodie, du fond de la vallée, s'élevait et entraînait comme chez elle dans le grand parc solitaire. J'ai toujours aimé, et dès mon enfance, la musique de la nature. Je passais parfois des heures à marcher tout doucement, tout doucement, dans le tunnel des charmilles, pour surprendre les conversations des nids et le petit cri drôle des amoureux bondissants.

Mes "enfants" étaient, en quelque sorte, des morceaux de moi-même. Je leur avais distribué mes défauts et les qualités qu'on me reprochait quelquefois de ne pas posséder. L'exceptionnel Parfait recueillait les sarcasmes de mes imperfections. Quant à Ulpe, qui commettait toutes mes fautes, je lui infligeais toutes les coups les cheveux, j'eus d'abord grande envie de licencier ma famille, de l'envoyer aux bains de mer ou à Tours (Tours pour moi à cette époque, était à l'autre bout du monde); mais je réfléchis, j'appelai Ulpe et le coiffeur:

—Monsieur, dis-je à cet homme impeccable, vous allez couper les cheveux de mon fils Ulpe, puis vous le raserez.

Ulpe, tout à coup, se trouva avoir de la barbe, afin d'être davantage humilié par ma décision.

Tels furent les vrais compagnons de mon enfance. J'avais fini par les aimer sincèrement et par les transformer parfois en véritables confidentes:

—Mon pauvre Ulpe, dis-je un jour à mon sosie, nous avons du chagrin tous les deux. Nous sommes privés de dessert pour demain dimanche, de dessert et d'entremets. Ce n'est pas tant

pour le dessert, mais M. le curé vient dîner, et quelle mine allons-nous avoir? Vraiment, notre mère est bien sévère! Pourquoi nous punir publiquement? M. le curé va vouloir plaider notre cause, Bon-Papa haussera les épaules, et maman ne cédera pas; et si nous nous avisons de pleurer, elle nous enverra au lit. Ah! la vie a de terribles moments! Eh bien, tu ne réponds pas?

Ulpe ne répondait pas, l'Ulpe pleurait. Alors, moi aussi, je perdais toute fermeté et je pleurais, je pleurais de tout mon cœur, un bon moment. Puis, soulagée, j'appelai ma petite troupe: "Allez, Rose, Robert, Auguste, Rosine, Rosalie, Charles, Ulpe, et toi, Plus-que-Parfait, et vous, ma chère Rosalinde, ma petite princesse chérie, venez tous, nous allons nous balancer."

Pendus au plafond d'une remise, il y avait de vieux agrès grinçants, un trapèze, des anneaux, une escarpolette. L'après-midi, personne ne venait de ce côté. J'étais tout à fait chez moi. Et je passais parfois des heures à me balancer, à me balancer, en chantonnant. C'était ma façon d'avoir des ailes. J'allais et venais au-dessus du sol, entourée de mes dix enfants dociles et charmés. A ces moments-là, nous étions tous d'accord, tous unis en moi, tous heureux...

Ma première ingratitude fut l'abandon, l'oubli complet de mes enfants. Cela se passa le jour même de mon entrée au couvent. Je n'avais plus besoin de m'inventer des compagnons et des compagnes. J'en avais à ne plus savoir qu'en faire. Aux premières vacances, je ne sais plus qui m'interrogea sur mes enfants. Alors, avec l'assurance qu'on a à neuf ans, je répondis:

— Ils sont tous mariés...

Jacques des GACHONS.

THEATRES.

ORPHEUM

Le programme de cette semaine est très bon, et le public qui assistait hier à la première représentation a manifesté son appréciation par de nombreux applaudissements.

Vous connaissez tous Nat M. Willis "l'heureux vagabond." Si vous n'avez jamais eu l'occasion de rire de ses histoires originales et de ses amusantes parodies, vous le connaissez tout au moins de réputation. Willis est certainement un des meilleurs comiques de la scène américaine.

Tous les auditeurs sont pareils pour lui. Il les gagne tous sans effort apparent, et il est considéré comme un comédien de race. Son nom est en vedette sur le programme de l'Orpheum cette semaine.

Le ballet classique est le meilleur numéro de danse de l'Orpheum. Mlle Domina Marini et Marcel Bronski, les principaux caractères, ont fait partie de la troupe de l'Opéra Métropolitain et sont des danseurs d'une réputation mondiale. Leur impresario, Albertina Rasch, a choisi pour danser avec eux dix jeunes danseuses des plus jolies. Mac Melville et Robert Higgins, M. et Mme Gordon Wilde, Claude et Fannie Usher, Briglio et Romano et les frères Azard.

Le spectacle se termine par d'excellents vues cinématographiques.

TULANE

Frances Starr dans "The Cas-of Becky" a remporté un des plus grands succès de la saison lundi soir. Mlle Starr est sans doute une des actrices les plus distinguées sur la scène Américaine aujourd'hui. M. David Belasco n'aurait pas pu choisir une meilleure actrice pour les rôles de Dorothy et Becky. Mlle Starr est admirablement secondée par une excellente troupe, parmi laquelle se trouvent: Charles Dalton, Albert Brunning, Harry C. Brown, Eugene O'Brien, Mabel Norton et John P. Braun. M. Belasco nous donne aussi un des plus belles mises en scènes qu'on ait jamais vues à la Nouvelle-Orléans. Il y aura matinées mercredi et samedi.

CRESCENT

"Don't Lie to Your Wife." a remporté un succès phénoménal hier soir, et pendant plus de deux heures ce fut, un continué état de rire dans la salle.

M. Dave Lewis a répondu aux ovations du public par un charmant discours à la fin du 2eme acte, dans lequel il remercia tous les assistants de leur bon accueil.

Cette pièce déjà jouée à la Nouvelle-Orléans a remporté du succès grâce à l'interprétation. Avec Dave Lewis se trouvent: Mlle Buckman, J. Craig et Donald Martin Franklin, John Keough, William Wolfe, Edwin Kroll, Esbert Armitage, Estelle Vernon.

M. Lewis, Craig, Donald Clayton, Miles Flora Otis, Dorothy Keates, Eleanor Frey ont dû répéter: "When the Midnight Choo Choo Leaves for Alabama."

TETE COUVERTE DE PELLICULES

Chez Tombaert par Poignoles. Ecoutez sa Tête on se Gratant. Sont et Ougnet Catheira Coiffés. Cheveux Maintenus Epais.

1807 Reynolds à 3ème Rue, Savannah, Ga. — Ma tête commence à être malade et il se forme tout autour des plaques blanches qui m'effrayent. Je crains de perdre mes cheveux. Ils tombent par poignées, et je demande à la fois à ce que je ne sois pas obligé de m'arracher la peau pour ainsi dire. J'ai essayé de tout ce que j'ai pu trouver dans mes chemises. J'ai aussi essayé un mal à la main. Elle était chaque fois si douloureuse que tout le monde la remarquait et me demandant ce que j'avais. Elle était si douloureuse que je ne pouvais plus me tenir debout. Ma mère essaya sans succès plusieurs fois de bien peigner mes cheveux. L'usage du Savon et de l'onguent Cuticura. Je n'avais mes cheveux que deux semaines, mais alors il y eut une amélioration et mes cheveux cessèrent complètement de tomber. Ils sont maintenant beaux et épais et ont atteint une jolie longueur. Ce fut de plus remarquable combien ils épaissirent. J'ai aussi fait usage du Savon et de l'onguent Cuticura pour ma peau qui est maintenant guérie. (Signé: Mlle Hattie M. Jones, 8 Nov. 1912.) Un seul bain chaud avec le Savon Cuticura et une légère onction avec l'onguent Cuticura suffisent souvent à calmer une irritation. Les cas les plus pénibles de maladies de la peau et du cuir chevelu alors que tout autre remède a échoué. En vente dans le monde entier. Opérez avec confiance de chaque expédition gratuitement. Avec Lettre de 25c. sur la Peau et Adresse. Elle est gratuite au "Cuticura, Dept. T., Boston." (Ecrivez les hommes qui ont la peau du visage tendre, demandez le service du Cuticura Soap Shaving Stick, 2c. Echantillon gratis.)

Feuilleton de l'Abcille de la N. O.

№21 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR

Grand Roman Inédit

PAR LOUIS LETANG

(SUITE)

—Mon mari, disait Mme Chazal, il a plus tôt fait un tour que deux, et il ne s'aviserait de crier: "Au feu!" qu'à moitié brûlé. L'excellente femme était une Parisienne de la banlieue, vive et travaillieuse. Pendant que Chazal faisait son service, elle tenait à Belleville un petit magasin de mercerie qui lui permettait d'apporter sa quote part dans le budget du ménage. Ayant hérité d'un terrain à Montreuil—seul bien que possédassent ses parents—elle fut prise de la malade du coin de terre natal et incita son mari à réaliser leurs économies et à faire bâtir là-bas. Ce fut tout d'abord une opération désastreuse. Le devis de l'architecte—selon la coutume—fut presque doublé et tout leur avoir fut absorbé par la construction, l'entourage et l'ameublement.

D'autre part, l'endroit un peu isolé, loin d'une grande artère, ne convint pas aux premiers locataires qui se présentèrent, et les époux Chazal se demandèrent un moment s'ils n'allaient pas sentir la gêne devant leur gentille propriété toute pimpante et toute neuve.

François Thibaut dissipa leurs appréhensions en prenant la moitié de l'immeuble. Et voilà qu'il prenait l'autre moitié à présent! Pour une jeune fille et un jeune homme, des enfants distingués, nobles, charmants.

—Monsieur François, s'écria Mme Chazal, vous êtes notre Providence!

—Pas moinsel ajouta le laco-nique Toulousein.

—Si vous voulez; mais songez que vos nouveaux locataires arriveront vers deux heures. Il faut que tout soit bien préparé, bien en état.

—Tout est neuf et tout reuil. Je n'en doute pas. Mais il faut soigner plus particulièrement la chambre de la jeune fille. Elle est souffrante et délicate. Si l'on donnait un air de feu dans toutes les pièces ou elle se tiendra?

—Ah! si mademoiselle Arlette veut bien s'en mêler, ce sera parfait! déclara François avec conviction.

Arlette, c'était la fée de la maison. Une fée menue, brune avec des yeux immenses, jolie comme un cœur, gaie comme un pinson, fraîche comme une villageoise, mutine, fine, élégante et intelligente comme une Parisienne.

Dans la rue, dans le tramway, il n'y avait pas de petite personne plus sérieuse et plus réservée; elle savait se faire respecter au besoin, et les téméraires qui essayèrent de lui dire des fadeurs furent si bien ramassés la première fois qu'ils ne s'y risquèrent jamais.

Chez ses parents, dans son jardin, à l'atelier, c'était la créature la plus amusante, la plus joliment gavoche qu'il fût possible d'imaginer; elle chantait comme un rossignol et il n'y avait rien d'irrésistible comme le rire perlé qui fusait entre ses lèvres roses et la blancheur de ses trente-deux quenottes bien alignées. Elle savait toutes les chansons, imitait tous les artistes et mimait toutes choses avec une exactitude sans pareille.

Bref, un gamin de Paris. Bon cœur par surcroît, et d'une sensibilité exquise.

Mlle Arlette faisait tout ce qu'elle voulait de ses dix doigts, et la directrice de la maison de modes où elle travaillait depuis quatre ans se l'était adjointe pour donner aux modèles le dernier pli, l'ultime coup de pouce qui les transforme en objets d'art inimitables. Elle gagnait ses deux cents francs par mois et il était question de lui donner un nouvel an part dans les bénéfices.

Arlette considérait François Thibaut, qu'elle avait vu travailler, tant d'heures à ses calculs et à ses dessins, ayant pour seule distraction de brûler des cigarettes, comme une intelligence en dehors de la masse des vulgaires humains. Elle l'admirait, était convaincue qu'il serait un grand inventeur, que son nom se trouverait un jour dans les livres qu'on donne aux écoliers, à côté des Arago, des Ampère, des Poincaré, des Edison, et quand il était là, elle se faisait très sage.

Au fond, leurs caractères disparates les portaient à sympathiser ils étaient bons camarades et aimaient à se rendre service.

—Où, beaucoup. Et François Thibaut, très ému, soupira.

—Elle sera heureuse ici, affirmait doucement Arlette.

—Je ne sais pas. Ah! je voudrais être riche pour pouvoir lui offrir une situation comparable à celle qu'elle a eue jusqu'ici. Mais hélas! je n'ai que ce que je gagne!

Petite Arlette ne dit rien, mais elle considéra avec étonnement le visage de François Thibaut, si calme et si froid habituellement, devenu soudain vibrant et expressif.

—Oh! pensa-t-elle, il s'anime tout de même, mon pauvre grand savant, et il a un cœur, un cœur qui souffre!

D'un joli geste, elle prit la main du jeune homme et la serra affectueusement.

Mais une voiture s'arrêtait à la grille de la ville que le papa Chazal s'empressait d'ouvrir.

François Thibaut se précipita. Roger de Clamont aidait sa sœur à descendre.

—Où, beaucoup. Et François Thibaut, très ému, soupira.

—Elle sera heureuse ici, affirmait doucement Arlette.

—Je ne sais pas. Ah! je voudrais être riche pour pouvoir lui offrir une situation comparable à celle qu'elle a eue jusqu'ici. Mais hélas! je n'ai que ce que je gagne!

Petite Arlette ne dit rien, mais elle considéra avec étonnement le visage de François Thibaut, si calme et si froid habituellement, devenu soudain vibrant et expressif.

—Oh! pensa-t-elle, il s'anime tout de même, mon pauvre grand savant, et il a un cœur, un cœur qui souffre!

D'un joli geste, elle prit la main du jeune homme et la serra affectueusement.

Mais une voiture s'arrêtait à la grille de la ville que le papa Chazal s'empressait d'ouvrir.

François Thibaut se précipita. Roger de Clamont aidait sa sœur à descendre.

un effort pour sourire à François Thibaut.

—La maison est gentille, dit-elle.

—Elle n'a pas encore été habitée, dit le jeune homme, un moment enchanté par le sourire de Marcelle, mais que la pâleur et la faiblesse de la jeune fille inquiétaient et désolaient. Ce ne sera pas le logis banal où d'autres ont passé.

Mlle de Clamont marqua d'un léger signe de tête qu'elle appréciait cette heureuse particularité.

Au bras de Roger, très dépayés dans ce milieu modeste bourgeois, elle fit les vingt pas qui séparaient la grille du petit perron et voulut bien jeter un coup d'œil à la salle à manger, très claire, et entrer dans le petit salon garni du meuble à six cents francs que vendent tous les grands magasins.